

Curiosa: Ouvrage presque toujours licencieux, voire érotique. Parfois illustré. Dit aussi du « second rayon ». Bien souvent censuré en son temps, et publié sous pseudonyme. « L'Enfer » de la Bibliothèque nationale conserve quelques milliers de ces livres inavoués et pendables de toutes les époques.

Voltaire et la Pucelle d'Orléans



*Appétissante, et fraîche par merveille.
Ses tétons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le casque, et le froc.*

La *Pucelle d'Orléans* fut, sans aucun doute, un des livres les plus sulfureux et les plus lus du XVIII^e siècle. On en récita par cœur les morceaux de bravoure dans les salons ! On en annonça fiévreusement la publication, toujours repoussée, dans les gazettes... Voltaire fit attendre trente ans ce texte que l'on ne saurait voir imprimer ! Les contemporains perdirent bel et bien la tête pour la vaillante Jeanne aux fermes tétons. « J'ai la rage de la dépuceler », écrivit, en personne, à Voltaire, le roi Frédéric II de Prusse, trop impatient de lire les derniers chants du poème !

Reste qu'aujourd'hui plus personne ne souhaite découvrir si la belle Jeanne céda ou non aux avances de son âne — un âne ailé et galant, pensez-donc ! On ne frémit plus beaucoup non plus, et l'on a bien tort, à l'idée de démasquer les curieux personnages qui se cachent sous les énigmatiques patronymes de Grisbourdon, Cutendre ou Hermaphrodix, dans le château duquel Jeanne fut... mais n'en disons pas plus !

L'argument du livre est pourtant fort alléchant : le sort de la France est lié de manière inéluctable à celui du pucelage de Jeanne. L'histoire de France qui tient à un hymen ! Bien des potentiels « dévirgineurs », dont le diable en personne, se trouveront en travers du chemin de la Pucelle. C'est une épopée érotique vous dit-on !



*De la cuirasse il défait les cordons ;
Il voit (ô ciel ! ô plaisir ! ô Merveille !)
Deux gros tétons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons,
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
« Elle est à moi, la Pucelle de France !
S'écria-t-il ; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que saint Denys me regarde et m'accuse ;
Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. »*

Cédera-t-elle ? ne cédera-t-elle pas ? On aura la réponse une fois traversés les huit mille vers du poème. Parfaitement oubliée, *La Pucelle*, qui n'a pas été publiée en volume depuis vingt-cinq ans, a connu une centaine d'éditions jusqu'à la fin du XIX^e siècle. C'est que ce *curiosa* vaut le détour pour l'amateur du « beau lire » ! Même si l'on préférera peut-être aujourd'hui au texte son aventure éditoriale : un des plus fascinants feuillets littéraires du siècle des Lumières.

Tout commença un soir de 1730, si l'on en croit Longchamp, le biographe et secrétaire de Voltaire. Au cours d'un souper chez le duc de Richelieu, on en vint à parler des exploits de Jeanne d'Arc — figure bien moins sacro-sainte alors. On rit beaucoup du gros folio ridicule de Chapelain sur le sujet : Jeanne, une Sainte ? Pourquoi écrire un ouvrage sérieux à ce sujet se demande Voltaire ? Il faut être plaisant pour bien parler de cette fille d'auberge ! « Il y a dans l'histoire de Jeanne d'Arc trop de circonstances triviales et qui avoisinent même le burlesque, et d'autres trop excessivement atroces. Comment inspirer un grand intérêt des gens de goût, pour une fille travestie, qui commence par sortir du cabaret et qui finit par être brûlée vive ? Boileau lui-même n'y eût pas réussi ». Richelieu ne pouvait douter un instant que Voltaire eût fait meilleur ouvrage : on mit le philosophe au défi. Au bout de quelques semaines, il avait écrit quatre chants. L'aventure de *La Pucelle* était en marche.

Les secrets de la composition du texte sont bien gardés. Mais nous nous plaisons à imaginer Voltaire en compagnie des belles dames de Cirey, — notamment la délicieuse marquise du Châtelet — suivant leurs conseils avisés et badins, pour trousser au mieux son vaste poème « héroï-comique ». Le philosophe avait auparavant donné dans l'épopée sérieuse avec *La Henriade*. Dans un facétieux jeu de miroir, *La Pucelle*, en est comme l'antidote. Un texte libérateur, la réponse plaisante aux cuistres qui l'accusèrent — crime sans nom — de manquer de génie épique.

Pendant trente ans, Voltaire retoucha, retrancha et ajouta à sa *Pucelle*, tantôt érotique et burlesque, toujours satirique et philosophique. Il régala ses amis de ses lectures savamment choisies et ponctuées, un peu partout en Europe. Qu'on ne lui parle pas d'impression : « Je veux que cet ouvrage serve quelque fois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance », ni même de copie, sinon officieusement : « Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poème de la *Pucelle* ». Le poème offensait la religion, à n'en pas douter : l'entourage le plus proche de Voltaire le conjure de prendre garde et de songer d'abord à sa tranquillité. Ainsi *La Pucelle* est vite surnommée « L'invisible et triste prisonnière de Circé » par Frédéric II. Circé



n'étant autre que la marquise du Châtelet, qui veilla un temps aux destinées de la *Pucelle*... avant de vouloir la faire imprimer, elle aussi ! — Voltaire la retiendra.

Difficile cependant de garder un tel texte secret. Dès les premières années du jeu littéraire, on annonce régulièrement la parution imminente du texte : des copies partielles circulent ; et les fuites se multiplient. La situation s'aggrave en 1745, année où Frédéric de Prusse perd malencontreusement huit cents vers de *La Pucelle* sur le champ de bataille de Sohr : « Ainsi Jeanne a été un peu houspillée, mais elle n'a pas perdu tout à fait son pucelage. Cette Jeanne était destinée à être toujours prise à la guerre », commente Voltaire, plaisant, même dans l'inquiétude : très vite, en effet, *La Pucelle* fut partout dans Vienne ! Pis, il y eut à la même époque des vols en la propre maison du philosophe ! Madame Denis accusa notamment Longchamp d'avoir volé une version entière. Nul doute que cette copie et d'autres furent monnayées : les copies de copies se vendirent ensuite au marché noir. Trois louis pour une copie en douze chants ; cinq pour une en quatorze ! Mille ducats pour telle autre ! Des sommes faramineuses ! On sait que La Vallière, Graffigny, la Marck ou la Pompadour finirent par posséder la leur. Dans les années 1750, il y eut ainsi un grand nombre de manuscrits du poème en circulation à Paris, Vienne ou Berlin — Voltaire avance même le chiffre astronomique de six mille copies ! Le futur patriarche de Ferney cultivait déjà tant d'inimitiés... qu'il avouait frémir à l'idée d'une édition imprimée. Le coup fatal viendrait-t-il du tant décrié Fréron ? Ou de Frédéric de Prusse, dès qu'il fut brouillé avec le philosophe ? Des bruits contradictoires parcoururent alors l'Europe : « Voltaire fuit en Suisse » ; « Voltaire imprime sa Pucelle à Genève » ; « Voltaire tremble ! ». On annonçait partout une publication toujours plus proche, toujours mieux repoussée... à chaque fois Voltaire nie en bloc ; Voltaire protège ses rentes et sa renommée ; mais aussi Voltaire joue avec son temps, malgré les risques qu'on lui fait prendre : il contemple l'agitation de ses contemporains qui vivent dans l'attente de révélations scabreuses et de chants toujours inédits !

La plupart des copies sont fautives, elles ont connu les pires interpolations grivoises. Voltaire ne cessa de crier son innocence sur les toits. Il n'a jamais attaqué Louis XV ou la Pompadour dans *La Pucelle*, grand Dieu ! Le fameux « Chant de l'âne » connut les pires versions gauloises imaginables. Dans la version authentique le propos est libre et gai :

*De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas seulement :
Il m'ordonna de vivre chastement.
C'est pour un âne une terrible affaire.
Jeune et sans frein dans ce charmant séjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.*

*Aimer un âne, et lui donner sa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,*

*Mais que cet âne, ô ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois, qui la pare de fleurs ?*

*Elle rougit, s'effraye, et se condamne ;
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir ;
Respectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendresses ;
Gardez-vous bien de me pousser à bout. »*



Gravures de Moreau le jeune, 1790.
© Collection particulière.

Dans les versions pirates l'âne ne recule plus devant rien — ni Jeanne d'ailleurs : comme en témoignent certaines illustrations libres du temps ! On vous laisse imaginer les acrobaties sexuelles de l'âne et de Jeanne, qui ne se regardaient certes pas dans les yeux. « Une douzaine de jeunes Parisiens plus gais que moi s'amuse tous les jours à remplir mon ancien canevas, chacun y met du sien. », affirme Voltaire. Le texte lui avait alors totalement échappé. *La Pucelle* appelait à toutes les fantaisies « libres ».

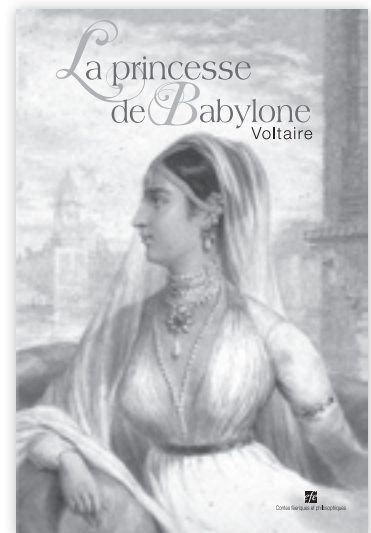
« Cette maudite pucelle d'Orléans est imprimée », écrit Voltaire en octobre 1755. « On dit qu'on imprime l'ouvrage de deux ou trois façons différentes. Tout ce que je peux faire, c'est de protester en face de la sainte Église ». Il se décidera enfin en 1762 et donnera la version authentique du texte, en XX chants, puis en XXI. Les éditions illustrées, chastes et moins chastes, se multiplièrent dans les trente dernières années du siècle. On relève les noms des très néo-classiques illustrateurs Marillier ou Moreau le Jeune. Mais l'on remarque aussi les grivoiseries d'artistes anonymes ou de grands noms comme Deveria qui donna une véritable suite d'illustrations pornographiques pour *La Pucelle*.

Nous sommes en face d'un *curiosa*, bien sûr, mais dans ce livre on retrouve aussi, et même surtout, efficace comme jamais, la machine de guerre voltairienne. Dans ses vers, le philosophe dénonce ce qu'il détestera toujours : l'injustice, les monarques bigots et zélés, les moines lubriques, les assassins et les inquisiteurs. Même gorgé de cette verve philosophique, le poème reste un des plus plaisants de Voltaire. La satire y est délicieusement enrobée de burlesque et de gauloiserie. Voltaire y trouve, tout comme dans sa *Princesse de Babylone* — autre héroïne « très érotique » — le plaisir d'une histoire à dormir debout, largement dans le style de l'Arioste, son préféré.

Pas si anodine que ça en notre début de XXI^e siècle, la *Pucelle* suscita de nombreuses réactions catastrophées, en particulier au XIX^e siècle ; passons vite les nationalistes indignés et les fâcheries de grenouilles de bénitiers, pour nous arrêter au cri d'indignation de François René de Chateaubriand à la lecture de la sacrilège *Pucelle* : « Mais un Français, mais Voltaire ! ».

L'excuse de Voltaire, par ailleurs bien sérieux sur la Jeanne dans ses études historiques, est d'un ordre bien plus littéraire que politique. « J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du plus petit esprit qui règne en France ne me retiendrait pas. » C'est peu dire qu'il se délassa à sa *Pucelle* trente années durant. Il y revint à chaque coup de cafard de sa longue existence : « Allez moi chercher un volume de l'Arioste ou bien ma Jeanne », demandait-il alors. On veut bien croire qu'il allait mieux après.

Nicolas Malais.



Voltaire
La princesse de Babylone.
Collection : Contes féériques
et philosophiques.
Présentation : Nicolas Malais.
Nouvelle édition illustrée de
gravures du XVIII^e siècle.

© Editions du Frisson Esthétique. 2007.